

## Rencontres 83

## Le Versant frappe un grand coup



Le groupe des comédiens avant la représentation. (Photo Ch. Borderie.)

On ne pouvait rêver un aussi bon départ des 4<sup>e</sup> Rencontres théâtrales. Un public très nombreux garnissait la salle du Casino municipal et, sur la scène, le Théâtre du Versant frappait un grand coup en guise des trois coups traditionnels pour cette ouverture.

Le Versant commence à posséder un style. On devine ses prédilections; on pressent ses goûts et ses choix. Le Versant a ses penchants. Il ne s'aventure pas dans la dramaturgie de chambre où deux et trois comédiens s'escriment aux armes verbales. La troupe de Gaël Rabas préfère l'oratorio, le grand spectacle ou, pour employer l'expression de J.-L. Barrault, le théâtre total. A Fauré, il préfère Berlioz. A Jean Tardieu, Paul Claudel. Il faut au Versant les grands espaces où les comédiens peuvent respirer à pleins poumons et se mouvoir avec aisance.

Ainsi, avant de s'attaquer un jour à Shakespeare (pourquoi pas « la Mégère apprivoisée » par exemple), le Versant a gagné une belle bataille avec

« Yerma » de Lorca. Dans cette pièce du poète andalou, il y avait tous les éléments pour attirer Gaël Rabas : le thème, le chant, la poésie, un chœur. Tout un clavier magique sur lequel la troupe a joué avec une force convaincante, un tact mystérieux et une intense émotion.

La plastique joue un grand rôle dans cette grave et vivante pièce de Lorca. Le chœur de femmes a réussi de très beaux tableaux vivants à l'éloquence muette. Les linges des laveuses qui voltigeaient dans un harmonieux ballet donnaient une sorte d'aération à cette tragédie de la femme stérile qui aurait pu demeurer suffocante.

Une réserve, toutefois. Les laveuses n'auraient pas dû se prêter à certaines attitudes comiques ou burlesques qui ne correspondent pas à l'esprit du drame de Lorca. Un succès facile auprès du public ne donne pas raison à cette plaisante « hérésie ».

### Loïn de l'Espagne

En frappant ce grand coup, le

Versant a réussi un curieux tour de force. Il a, pour ainsi dire, « déshispanisé » Lorca. Les robes n'avaient rien d'ibériques et rappelaient plutôt l'Italie et la musique, qui ouvrait et clôturait le spectacle, n'évoquait en rien l'atmosphère sonore de l'Andalousie. Une erreur ? Non, une version qui démontrait avec éclat le caractère universel du génie de Lorca en gommant toute couleur locale. Une audace payante.

Mise en scène somptueuse et large. Françoise Dorgambide a su maîtriser sa voix et donner au personnage de Yerma cette flamme douloureuse et un lyrisme à la fois tendre et volcanique.

Gaël Rabas, sobre et tourmenté, aux accents rudes et violents, a campé un solide Juan, l'époux de l'héroïne. Toute la troupe a contribué par sa remarquable homogénéité à la réussite de ce spectacle où l'on sentait comme dans toute tragédie ce qu'Albert Camus nommait « l'amour de vivre et le désespoir de vivre ».

Ph. B.